

# Le gigolo

1975

Il marchait dans les sentiers pleins d'eau et de feuilles mortes à côté d'elle, lui tendant la main parfois pour lui faire éviter une flaque. Il souriait alors, d'un sourire sans réticences. Elle pensait que, pour n'importe quel jeune homme, cette promenade dans les bois de Meudon eût été une corvée, surtout avec une femme de son âge. Non pas une vieille femme, mais une femme lasse qui se promenait dans les bois sans plaisir réel, simplement parce qu'elle préférerait ça au cinéma ou aux bars trop bruyants.

Sans doute, pour lui, il y avait eu, avant, le trajet en voiture, dans cette voiture luxueuse, rapide, qu'il prenait un plaisir enfantin à conduire ; mais cela compensait-il cette interminable marche silencieuse dans ces allées dévastées par l'automne ? « Il s'ennuie, il doit s'ennuyer à mourir. » Elle éprouvait à cette pensée une délectation étrange, elle s'engageait dans une autre allée, opposée à la direction du retour, avec une sorte de crainte mêlée d'espoir.

L'espoir qu'il allait s'insurger soudain contre cet ennui, se mettre en colère, être blessant, dire des choses atroces qui justifieraient enfin ces vingt ans qu'elle avait de plus que lui.

Mais il souriait toujours. Elle ne l'avait jamais vu nerveux ni désagréable, ni avec ce petit sourire condescendant, ironique, des très jeunes hommes qui se savent désirés. Ce petit sourire qui signifiait si clairement : « Puisque cela vous fait plaisir... Remarquez que je suis absolument libre : ne m'irritez pas. » Ce petit sourire cruel de la jeunesse qui la rendait figée, dure et blessante, qui l'avait

fait rompre tant de fois. Avec Michel, le premier chez qui elle l'eût surpris, puis les autres...

Il disait « attention », prenait son bras, l'empêchait de déchirer ses bas ou sa robe, cette robe si bien coupée, si élégante, à un buisson de ronces. S'il avait un jour ce petit sourire-là, pourrait-elle encore le renvoyer de la même manière ? Elle ne s'en sentait pas le courage. Non qu'elle l'estimât plus que les autres : elle l'entretenait complètement, l'habillait, lui offrait des bijoux sans qu'il les lui refusât. Il n'avait pas ces manœuvres stupides et grossières des autres, cette mauvaise humeur butée quand ils avaient envie de quelque chose ou qu'ils s'estimaient lésés sur le marché conclu de leur corps contre son argent — c'était plutôt cela en fait : ils s'estimaient lésés. Ils se faisaient acheter n'importe quoi de luxueux, de cher, qu'ils ne désiraient même pas, uniquement pour retrouver leur propre estime. Ce mot d'estime la fit rire intérieurement. C'était pourtant le seul.

Le charme de Nicolas (et ce nom ridicule en plus !) était peut-être qu'il avait envie de ces cadeaux ; non qu'il les réclamât d'ailleurs, mais il prenait à les recevoir un plaisir si évident qu'elle avait alors l'impression d'être, non pas une vieille maîtresse achetant une chair fraîche et secrètement méprisée, mais une femme normale récompensant un enfant. Elle repoussait vite ces sentiments-là. Dieu merci ! elle ne s'essayait pas au style maternel et protecteur avec cette bande de petits jeunes hommes avides et trop beaux. Elle n'essayait pas de jouer à cache-cache avec les faits, elle était cynique et lucide, ils le sentaient bien et cela leur inspirait un minimum de respect. « Tu me donnes ton corps, je te paie. » Quelques-uns, vexés de n'avoir pas à la repousser, avaient essayé de l'entraîner dans une sentimentalité imprécise, peut-être pour lui arracher un peu plus. Elle les avait envoyés à d'autres protectrices, leur signifiant l'importance de leur rôle : « Je vous méprise, comme je me méprise moi-même, de vous supporter. Je ne vous garde que pour ces deux

heures de la nuit. » Elle les ravalait au rang d'animaux, délibérément, sans en souffrir.

Nicolas, c'était plus difficile : il n'apportait à son métier de gigolo aucune affection, ni goujaterie, ni sentimentalité. Il était aimable, poli et bon amant, sans grande habileté peut-être, mais ardent, presque tendre... Il passait ses journées chez elle, allongé sur le tapis à lire n'importe quoi. Il ne demandait pas à sortir sans cesse et, quand cela arrivait, il ne semblait pas remarquer les regards significatifs qu'on leur lançait : il restait empressé, souriant comme s'il sortait la jeune femme de son choix. En somme, à part la condescendance, la brutalité avec laquelle elle le traitait, rien ne distinguait leurs relations de celles d'un couple ordinaire.

« N'avez-vous pas froid ? » Il lui lançait un coup d'œil inquiet comme si vraiment sa santé lui importait plus que n'importe quoi au monde. Elle lui en voulut de jouer si bien son rôle, d'être si près de ce qu'elle eût pu espérer dix ans plus tôt encore ; elle se rappela qu'à l'époque elle avait encore ce riche mari, ce mari riche et laid, uniquement préoccupé de ses affaires.

Par quelle stupidité n'avait-elle pas profité de sa beauté, à présent figée, pour le tromper ? Elle dormait alors. Il lui avait fallu, pour la réveiller, sa mort et cette première nuit avec Michel. Et tout avait commencé cette nuit-là.

« Je vous demandais si vous n'aviez pas froid.

– Non, non, nous allons rentrer d'ailleurs.

– Vous ne voulez pas ma veste ? »

Sa belle veste de Creed... elle y jeta un coup d'œil distrait comme à une acquisition sans charme. Elle était gris et roux ; les cheveux châtons, drus et soyeux de Nicolas s'accompagnaient bien de ces couleurs d'automne.

« Que d'automnes, murmura-t-elle pour elle-même : votre veste, ce bois... mon automne... »

Il ne répondit pas. Elle était étonnée de ses paroles car elle ne faisait jamais allusion à son âge. Il le savait bien et cela lui était égal. Elle aurait pu aussi bien se jeter dans cet étang. Elle s'imagina un instant, flottant sur l'eau dans sa robe de Dior... Pensées stupides, bonnes pour des jeunes gens. « À mon âge, on ne pense pas à la mort, on s'accroche. » On s'accroche aux bonheurs de l'argent, de la nuit ; on profite, on profite de ce jeune homme qui marche près de vous dans une allée déserte.

« Nicolas, dit-elle de sa voix rauque, impérieuse. Nicolas, embrassez-moi. »

Une flaque les séparait. Il la regarda un instant avant de la franchir et elle pensa très vite : « Il doit me haïr. » Il la prit contre lui et lui releva doucement la tête.

« Mon âge, pensait-elle, tandis qu'il l'embrassait, mon âge, tu l'oublies en ce moment ; tu es trop jeune pour ne pas te brûler au feu, Nicolas... »

« Nicolas ! »

Il la regardait, un peu haletant, les cheveux en désordre.

« Vous m'avez fait mal », dit-elle avec un petit sourire.

Ils reprirent leur marche en silence. Elle s'étonnait des battements précipités de son cœur. Ce baiser — qu'avait-il donc pris à Nicolas ? — ce baiser, comme si c'était un baiser d'adieu et qu'il l'aimât, avide et triste ! Il était libre comme l'air, offert à toutes les femmes, à tous les luxes. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Et cette pâleur subite... Il était dangereux, extrêmement dangereux... Il y avait plus de six mois qu'ils vivaient ensemble, cela ne pouvait durer plus longtemps sans danger. D'ailleurs elle était lasse, fatiguée de Paris, du bruit. Demain elle partirait pour le Midi, seule.

Ils arrivaient à la voiture. Elle se tourna vers lui et prit son bras d'un mouvement machinal et compatissant. « Après tout, ce garçon perd son gagne-pain. Même provisoirement, c'est désagréable. »

« Je pars pour le Midi demain, Nicolas. Je suis lasse.

– Vous m'emmenez ?

– Non, Nicolas, je ne vous emmène pas. »

Elle le regrettait d'ailleurs. C'eût été drôle de montrer la mer à Nicolas. Il la connaissait déjà sans doute, mais il avait toujours l'air de tout découvrir.

« Vous... vous m'avez assez vu ? »

Il parlait doucement, les yeux baissés. Il avait quelque chose d'altéré dans la voix qui la toucha. Elle entrevit la vie qu'il allait avoir, de disputes sordides, de compromissions et d'ennui, tout cela parce qu'il était trop beau, trop faible et qu'il était la proie idéale pour certaines femmes de certains milieux, de certains revenus, les femmes comme elle.

« Je ne vous ai pas assez vu du tout, mon petit Nicolas. Vous êtes très gentil, très charmant, mais cela ne pouvait durer toujours, n'est-ce pas ? Il y a plus de six mois que nous nous connaissons.

– Oui, dit-il, comme distraitement. La première fois c'était chez Mme Essini, à ce cocktail. »

Elle se rappela soudain ce cocktail agité, et la première image qu'elle avait eue de Nicolas, ce profil malheureux parce que la vieille Mme Essini lui parlait de très près, avec des petits rires enfantins. Nicolas était coincé contre le buffet et ne pouvait fuir. Le tableau l'avait d'abord fait sourire, puis elle avait regardé Nicolas avec une attention et un cynisme de pensées grandissants.

Ces cocktails étaient de vraies foires, des expositions. On s'attendait à ce que des femmes mûres aillent soulever la lèvre supérieure des jeunes gens et leur vérifient les canines. Enfin elle était allée saluer la maîtresse de maison et, en passant devant une glace, s'était trouvée subitement belle. Nicolas avait paru si soulagé de cette diversion qu'elle n'avait pu s'empêcher de sourire et ce sourire avait mis en garde la vieille Mme Essini.

Elle n'avait présenté Nicolas qu'à contre-cœur. Puis il y avait eu l'habituelle conversation sur les gens et leurs mœurs. Nicolas semblait peu au courant. Au bout d'une heure, il lui plaisait décidément et elle résolut de le lui dire très vite, comme d'habitude. Ils étaient assis près d'une fenêtre, sur un divan, et il allumait une cigarette quand elle prononça son nom d'une voix à peine troublée :

« Nicolas, vous me plaisez. »

Il ne bougea pas, mais enleva la cigarette de sa bouche et la contempla sans répondre

« J'habite au Ritz », continua-t-elle froidement.

Elle n'ignorait pas que ce dernier point était important. L'ambition de tout gigolo demandait le Ritz. Nicolas eut un petit mouvement de protestation, mais ne dit pas un mot qui signifiât qu'il eût compris. Elle pensa « tant pis » et se leva :

« Je pars. J'espère à bientôt. »

Nicolas se leva aussi. Il était un peu pâle :

« Puis-je vous accompagner ? »

Dans la voiture, il avait passé son bras autour de ses épaules et lui avait posé des questions innombrables et passionnées sur le fonctionnement de la surmultipliée et les subtilités du moteur. Dans sa chambre, elle l'avait embrassé la première et il l'avait serrée dans ses bras avec un petit tremblement et un mélange de violence et de douceur. À l'aube, il dormait comme un enfant, d'un sommeil écrasant, et elle était allée jusqu'à la fenêtre voir se lever le jour sur la place Vendôme.

Et puis il y avait eu Nicolas sur le tapis, jouant tout seul aux cartes, Nicolas près d'elle aux courses, les yeux de Nicolas devant le porte-cigarettes en or qu'elle lui offrait, et Nicolas lui embrassant brusquement la main au cours d'une soirée avec un geste de voleur. Et maintenant il y avait Nicolas qu'elle allait quitter et qui ne disait rien, qui ne se départait pas de cette nonchalance extrême...

Elle monta dans la voiture et renversa la tête en arrière, subitement fatiguée. Nicolas s'assit à côté d'elle et démarra.

Sur la route elle jetait parfois un coup d'œil sur ce profil attentif et lointain, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle en eût été follement éprise à vingt ans et que toute vie n'est peut-être qu'un inextricable gâchis. Nicolas, en arrivant à la porte d'Italie, se tourna vers elle :

« Où allons-nous ? »

– Il faudrait passer au « Johny's », dit-elle. J'ai donné rendez-vous à Mme Essini pour sept heures. »

Celle-ci était à l'heure comme d'habitude. C'était une de ses rares qualités. Nicolas serra d'un air un peu affolé la main de la vieille dame.

Elle les regardait. Il lui vint une idée plaisante :

« À propos, je pars demain pour le Midi, je ne pourrai venir à votre cocktail du 16, je suis navrée. »

Mme Essini tourna vers elle et Nicolas un regard faussement attendri :

« Vous en avez de la chance, tous les deux. Au soleil... »

– Je ne pars pas », dit Nicolas brièvement.

Il y eut un silence. Le regard des deux femmes convergea vers Nicolas. Celui de Mme Essini plus lourd.

« Mais il faudrait venir à mon cocktail. Vous n'allez pas rester tout seul à Paris, c'est trop triste. »

– Bonne idée », ajouta-t-elle.

Mme Essini avait avancé la main et la posait déjà d'un geste de possession sur la manche de Nicolas. Ce dernier eut une réaction inattendue. Il se leva brusquement et sortit. Elle ne le rejoignit qu'à la voiture.

« Voyons, Nicolas, qu'avez-vous ? Cette pauvre Essini est un peu

rapide, mais il y a longtemps que vous lui plaisez, ce n'est pas un drame. »

Nicolas restait debout près de la voiture.

Il ne disait pas un mot et semblait respirer difficilement. Elle eut un mouvement de pitié :

« Montez. Vous m'expliquerez tout ça à la maison. »

Mais il n'attendit pas d'être à la maison. Il lui expliqua d'une voix hachée qu'il n'était pas du bétail, qu'il se débrouillerait tout seul et qu'il ne supportait pas qu'elle le laisse en pâture à un vautour comme cette Essini. Et qu'il ne pourrait rien pour cette dernière, qu'elle était trop vieille...

« Mais voyons, Nicolas, elle a mon âge. »

Ils étaient arrivés devant chez elle. Nicolas se tourna vers elle et prit subitement son visage entre ses deux mains. Il la regardait de très près et elle essayait en vain de se dégager, sachant que son maquillage n'avait sans doute pas résisté à la route.

« Vous, c'est différent, dit Nicolas à voix basse. Vous... vous me plaisez. J'aime votre visage. Comment... »

Il avait une intonation désespérée et il la lâcha. Elle était stupéfaite.

« Comment, quoi ?

– Comment avez-vous pu m'offrir à cette femme ? N'ai-je pas passé six mois avec toi ? N'as-tu jamais pensé que je pouvais m'attacher à toi, que je pouvais ?... »

Elle se détourna brusquement.

« Tu triches, dit-elle à voix basse. Moi, je ne peux pas m'offrir de tricher. Je ne peux plus. Allez-vous-en. »

Quand elle remonta chez elle, elle se regarda dans une glace. Elle était irrémédiablement vieille, elle avait plus de soixante ans et ses yeux étaient pleins de larmes. Elle fit ses bagages avec précipitation et se coucha seule dans son grand lit. Elle pleura un long moment avant de s'endormir, en se disant que c'était nerveux.

# L'homme étendu

1975

Il se retournait une fois encore dans ses draps enveloppants, dangereux comme des sables, y retrouvant avec horreur sa propre odeur, cette odeur qu'il avait aimé tellement, autrefois, retrouver le matin sur le corps des femmes. Les beaux matins, à Paris, après les nuits blanches, et les quelques heures écrasées de sommeil auprès d'un corps étranger, les matins où il se réveillait à demi épuisé, léger, pressé de partir. Pressé, il avait été un homme pressé, mais là, dans cet après-midi de printemps, étendu, il n'en finissait pas de mourir. Mourir était un mot curieux, cela ne lui semblait plus cette absurde évidence qui avait si souvent précipité ses démarches, mais une sorte d'accident. Comme de se casser la jambe en faisant du ski. « Pourquoi, moi, aujourd'hui, pourquoi ? »

« En fait, je peux guérir », dit-il à voix haute. Et l'ombre assise en contre-jour devant la fenêtre eut un léger sursaut. Il l'avait oubliée, d'ailleurs il l'avait toujours oubliée. Il se rappelait sa surprise en apprenant sa liaison avec Jean. Pour quelqu'un, elle vivait encore, elle était belle, elle avait un corps. Il eut un rire léger qui précipita le précieux battement de son cœur.

Il mourait. Là, il le savait, il mourait. Quelque chose lui déchirait le corps. Cependant, elle était penchée sur lui, elle le soutenait par les épaules et il sentait sa propre omoplate, ridiculement décharnée, sursauter dans la main douce de sa femme. Ridicule, c'était de cela qu'il mourait, de ridicule. Y avait-il une maladie qui permet de mourir beau ? Il n'y en avait sans doute pas, et la seule beauté des

hommes était peut-être dans cet élan vers leur vie à venir. Mais déjà il se calmait, elle le reposait sur son oreiller et, en se penchant avec lui, son visage passa dans le rayon de lumière, et il la vit. Elle avait un beau visage, en somme, pour lequel il l'avait épousée vingt ans plus tôt. Mais son expression l'irrita. C'était un visage préoccupé, distrait. Elle devait penser à Jean.

« Je disais donc que j'allais peut-être guérir.

– Mais oui », dit-elle.

C'était drôle. Elle ne l'aimait vraiment plus. Elle savait très bien qu'il était perdu. Mais il y avait si longtemps qu'« elle » l'avait perdu. « On ne perd les gens qu'une fois », où avait-il lu ça ? Était-ce vrai ? Quand même, elle ne le verrait plus entrer, lire son journal, parler. Non, elle ne l'aimait plus. Si elle l'avait aimé, elle lui aurait dit : « Si, mon amour, tu vas mourir », en lui prenant les mains, avec ce visage lisse, tendu, que donne la science de l'irréremédiable, cette science que l'on acquiert en une seule fois, devant quelqu'un que l'on aime, qui meurt, devant...

« Ne t'agite pas, dit-elle.

– Je ne m'agite pas, je remue un peu. L'agitation, c'est fini pour moi. »

Il avait pris un ton badin. « Mais après tout, je vais mourir, pensa-t-il, peut-être devrais-je lui parler pour de bon ? Mais de quoi ? De nous ? Cela n'existe plus, ou si peu. » Néanmoins, la seule idée de pouvoir encore agir, par ses mots, sur quelque chose lui rendit sa vieille impatience :

« Je te retiens, dit-il, je suis désolé. »

Et il attrapa sa main d'un mouvement lent et tranquille. La dernière fois, c'était il y a deux ans, au bois de Boulogne : il était avec une fille assez jeune et sotte sur un banc et il avait eu ce même mouvement calme, pour ne pas l'effrayer. Inutile, d'ailleurs, elle était chez lui une heure après. Mais il se rappelait l'immense

trajet qu'avait dû faire sa main pour atteindre les doigts un peu rougeauds... Ces moments-là ...

« Tu as une bonne main », dit-il.

Elle ne répondit pas. Il la voyait à peine. Il eut envie de lui faire ouvrir les volets, mais il pensa que l'obscurité valait mieux pour cette dernière comédie. Comédie, d'où lui venait ce terme ? Il n'y avait rien, là, qui prêtât à une comédie. Mais, déjà, il cherchait à l'atteindre.

« C'est jeudi, dit-il plaintivement. Quand j'étais petit, j'espérais toujours que la semaine des quatre jeudis arriverait un jour. Maintenant aussi : je vivrais trois jours de plus.

– Ne dis pas de sottises, dit-elle, en haussant les épaules.

– Ah ! non, dit-il, subitement furieux, et il essaya de se lever sur les coudes, tu ne vas pas me voler ma mort ! tu le sais bien que je vais mourir. »

Elle le regarda et eut un petit sourire.

« Pourquoi souris-tu ? dit-il d'une voix tendre.

– Ça m'a rappelé une phrase, tu ne peux pas t'en souvenir, il y a quinze ans. On était chez les Faltoney. Je ne savais pas que tu me trompais, à l'époque, enfin je m'en doutais... »

Il sentit naître en lui une vieille satisfaction qu'il réprima assez vite. Dans quelles situations extravagantes ne s'était-il pas mis, dans quelles histoires absurdes !

« Alors ?

– Ce soir-là, j'ai compris que tu étais l'amant de Nicole Faltoney. Son mari n'était pas là et, quand tu m'as ramenée à la maison, tu m'as dit que tu devais repasser à ton étude, finir je ne sais quoi... »

Elle parlait lentement, en détachant les mots. Lui, il pensait à Nicole. Elle était blonde, douce, un peu geignarde.

« Alors, je t'ai dit que je voulais que tu rentres, que j'aimais mieux ça ; je n'osais pas te dire que je savais, tu parlais toujours de la bêtise des femmes jalouses, et j'avais peur... »

Elle parlait de plus en plus doucement, rêveusement, presque comme on raconte avec tendresse une enfance triste. Il s'énervait.

« Alors, je t'ai dit que j'allais mourir ? »

– Non, mais tu as eu la même formule : tu m'as dit... Oh ! non, dit-elle en éclatant de rire, c'est énorme... »

Il se mit à rire aussi, mais sans entrain. Finalement, ce n'était pas le moment de rire, surtout pour elle — lui seul pouvait se permettre cette gaieté héroïque :

« Alors ? continue. »

– Tu m'as dit : « Tu ne vas pas me priver de cette femme, tu vois bien que j'en ai envie. »

– Ah ! dit-il. (Il était déçu, il espérait vaguement un mot d'esprit.) Ça n'a rien de si drôle.

– Non, dit-elle. Seulement me dire ça à moi, avec cet air d'évidence !... »

Elle eut encore un rire un peu gêné, comme si elle le sentait vexé.

Mais, à présent, il écoutait son cœur. C'était un battement sourd et attendrissant, de légèreté. « Nous sommes si peu de chose », pensa-t-il avec une sorte d'amertume. Il était fatigué de voir se ratifier tout au long de sa vie ces lieux communs qu'il exécrait à vingt ans. La mort allait ressembler à la mort autant que l'amour à l'amour.

« Allons, dit-il les yeux fermés, ç'aura été un cœur bien commode. »

– Quoi ? » dit-elle.

Il la regarda. C'était bizarre de laisser derrière soi quelqu'un chargé de telles anecdotes, contre soi, contre ce qui allait être votre ombre. Quelqu'un qui avait été si doux à vingt ans, si désarmé et qu'il retrouvait si changé. Qu'il ne retrouvait plus. Marthe... Qu'était-elle devenue ?

« L'aimes-tu, dit-il, ce Jean ? »

Elle lui répondit, mais il ne l'écouta pas. Il essayait une fois

encore de compter les rais du soleil au plafond. Les rais fluides, plumeux du soleil. La Méditerranée serait-elle aussi bleue, après ? Quelqu'un chantait dans la cour. Il avait aimé trente airs, dans sa vie, passionnément, à tel point qu'à la fin il ne supportait plus la musique. Marthe, elle jouait du piano. Mais il y avait si peu de jolis pianos et lui-même avait tellement de goût pour l'ameublement. Bref, ils n'avaient pas eu de piano.

« Tu ne saurais plus jouer de piano ? demanda-t-il plaintivement. »

– Du piano ? » interrogea-t-elle.

Elle s'étonnait, elle ne se rappelait plus elle-même : elle avait oublié sa jeunesse. Il n'y avait que lui pour aimer le souvenir de la nuque de Marthe sur le fond noir d'un piano, la jeune nuque droite et blonde de Marthe. Il détourna la tête.

« Pourquoi me parler de piano ? » insista-t-elle.

Il ne répondit pas, mais il serra sa main. Son cœur l'effrayait, il reconnaissait la vieille douleur. Ah ! retrouver la sécurité un instant l'épaule de Daphné, le goût de l'alcool.

Mais Daphné habitait avec ce jeune imbécile de Guy et l'alcool ne faisait qu'accélérer les événements. Il avait peur, voilà, il avait peur... C'était cette chose blanche dans sa tête et ce retrait de ses muscles. Quelle horreur, il avait tellement horreur de sa mort qu'il lui en venait un sourire.

« J'ai peur », dit-il à Marthe.

Puis il répéta ces trois mots en les accentuant bien. C'était trois mots âpres et rugueux, des mots d'homme. Tous les mots de sa vie avaient été si faciles à dire, si coulants, « mon chéri, ma douce, quand veux-tu, bientôt, demain ». Marthe n'était pas un nom doux et il n'était pas souvent revenu dans sa bouche.

« Ne t'inquiète pas », dit-elle.

Puis elle se pencha vers lui, mit sa main sur ses yeux.

« Tout ira bien. Je serai là, je ne te quitterai pas. »

# L'étang de solitude

1975

– Oh ! ça ne fait rien, dit-il, si tu dois sortir, ou faire des courses...

– Tout à l'heure. »

Elle avait les yeux pleins de larmes. Pauvre Marthe, cela lui allait mal. Néanmoins, il se sentait un peu soulagé.

« Tu ne m'en veux pas ? dit-il.

– Je me rappelle aussi le reste », dit-elle d'une voix chuchotante qui lui rappela dix voix semblables, un peu haletantes, dans l'angle d'un salon ou au bord d'une plage. Son cercueil serait suivi par un long chuchotement tendre et ridicule. Dans son fauteuil, Daphné, la dernière, évoquerait sa silhouette et le jeune Guy s'agacerait.

« Tout va bien, dit-il. J'aurais aimé mourir dans un champ de blé ou d'avoine.

– Que dis-tu ?

– Avec les tiges bougeant au-dessus de ma tête. Tu sais « le vent se lève, il faut tenter de vivre ».

– Calme-toi.

– On dit toujours aux mourants de se calmer. C'est bien le moment.

– Oui, dit-elle, c'est le moment. »

Elle avait une belle voix, Marthe. Il tenait toujours sa main dans la sienne. Il mourrait avec une main de femme, tout allait bien. Qu'importait que cette femme soit la sienne.

« Le bonheur, dit-il, à deux, ce n'est pas si facile... »

Puis il éclata de rire parce que, en fin de compte, ça lui était bien égal, le bonheur. Le bonheur et Marthe et Daphné. Il n'était qu'un cœur battant et rebattant et c'était, en cette heure, la seule chose qu'il aimât.

PRUDENCE — c'était son prénom, hélas ! et il lui allait au demeurant fort mal — Prudence Delveau avait arrêté sa voiture dans une allée forestière, près de Trappes, et elle marchait nonchalamment, au hasard, dans le vent humide et glacé de novembre. Il était cinq heures et la nuit tombait. C'était une heure triste, dans un mois triste, dans un paysage triste, mais elle sifflotait quand même et de temps en temps se baissait pour ramasser un marron, ou une feuille rousse, dont la couleur lui plaisait ; et elle se demandait avec une sorte d'ironie ce qu'elle faisait là : et pourquoi, en rentrant d'un week-end charmant, chez des amis charmants, avec son amant charmant, elle s'était senti le besoin subit et presque irrésistible d'arrêter sa Fiat et de partir à pied, dans cet automne déchirant et roux, et de succomber tout à coup à l'envie d'être seule et de marcher.

Elle portait un manteau en loden fort élégant, de la couleur des feuilles ; elle avait un foulard de soie, elle avait trente ans, et des bottes bien équilibrées qui lui permettaient de trouver un vrai plaisir à sa propre démarche. Un corbeau traversa le ciel dans un cri rauque et, aussitôt, une bande d'amis corbeaux le rejoignit et sembla déborder l'horizon. Et bizarrement, ce cri, pourtant bien connu, et ce vol lui firent battre le cœur comme sous l'impulsion d'une terreur injustifiée. Prudence n'avait peur ni des rôdeurs, ni du froid, ni du vent, ni de la vie elle-même. Ses amis s'esclaffaient, même, en prononçant son prénom. Ils disaient que ce prénom était, par